
PRIERE AVANT LE SERMON.

O Dieu, Créateur, Père des hommes! nous venons t'offrir nos hommages dans ce jour qui t'est consacré. Nous venons le célébrer ce jour cher aux chrétiens, la sauvegarde de notre foi, la colonne de notre religion sainte; ce jour qui nous rappelle les plus grands événemens qui soient inscrits dans les annales du monde. Par un acte de ta volonté souveraine l'univers sortit du néant. Tu dis: *Que la lumière soit*; et la lumière fut: la terre avec toutes ses beautés, le ciel avec tous ses feux, les astres, les animaux, les plantes, toutes ces choses qui n'étoient pas, entendirent ta voix et comparurent. Mais il est un prodige plus intéressant, plus auguste, dont nous célébrons aussi la mémoire. Eh! que seroit l'existence pour des coupables, rejetés de toi, sans espoir de te fléchir! Jésus, Jésus, le Prince de la vie, après avoir répandu son sang pour satisfaire à ta justice, après avoir courbé sa tête divine sous le joug de la mort, a brisé son aiguil-

lon; il est sorti vainqueur du tombeau; il a proclamé le pardon et l'immortalité pour les enfans d'Adam. O qu'il nous est doux de le célébrer ce jour qu'en mémoire de son triomphe, la première église appela le jour du Seigneur! Qu'il nous est doux de déposer les soucis de la terre, après en avoir suspendu les travaux, et après avoir fait régner dans nos maisons la tranquillité sainte que tu prescris, de venir chercher auprès de toi, auprès de toi, Seigneur, le calme et le repos de nos âmes! Jette un regard de bonté sur ces fidèles prosternés en ta présence. Ce matin, en ouvrant les yeux à la lumière, ils ont dit avec joie: *Nous irons à la maison de l'Eternel.* C'est la piété, c'est l'amour qui les amène dans ton temple. Ils t'ont choisi pour leur Dieu; ils veulent être ton peuple. Que ta grâce puissante fortifie cette volonté sincère, mais, hélas, trop languissante et trop foible que nous apportons aux pieds de ton trône. O Dieu! nous voulons être à toi; nous voulons t'aimer, te servir, te plaire, et cependant nous t'offensons tous les jours, et tous les instans du jour; et nos prières sont sans chaleur et sans vie; et dans cet instant peut-être notre esprit s'égaré; nos désirs volent à la poursuite des vains objets de la terre. Hélas! aucun des mouvemens de notre cœur ne t'est caché: il est comme un livre ouvert

à tes yeux : toutes nos offenses sont devant toi : le plus imparfait , le plus foible , le dernier des mortels ne pourroit supporter tant d'infidélités , tant d'ingratitude , tant d'outrages ; et c'est un Dieu, c'est celui dont le bras soutient les mondes dans l'espace, celui qui a semé les soleils dans le firmament, celui qui d'un acte de sa volonté peut dissoudre l'univers, et faire rentrer les éléments dans le chaos, c'est lui qui supporte l'homme et lui pardonne ! O miséricorde, miséricorde de mon Dieu ! que deviendrions-nous si tu n'étois infinie comme sa grandeur ? Seigneur, que le sentiment profond de notre indignité, qu'un recours ardent au sacrifice de ton Fils nous tienne lieu des vertus qui nous manquent. Ce n'est pas assez ; achève ton ouvrage ; crée en nous quelque sentiment digne de toi. Nous allons méditer ta parole, ta parole qui convertit autrefois l'univers ! Qu'elle fasse sur notre âme cette impression profonde qui ne s'efface jamais. Que ses leçons si simples et si sublimes se gravent dans nos esprits et dans nos cœurs. Qu'il n'y ait personne dans cette assemblée qui ne sorte de ce temple plus heureux et meilleur qu'il n'y est entré. C'est ce que nous te demandons pour l'amour de ce Jésus, qui nous a promis que quand nous t'invoquerons en son nom, tu nous exauceras.

Notre Père, etc.

SERMON II.

LA LECTURE DE LA PAROLE DE DIEU.

SES AVANTAGES.

SERMON SUR PS. I, 2.

O que bienheureux est l'homme qui met son plaisir dans la loi de l'Eternel, tellement qu'il la médite jour et nuit!

QU'IL sentoit profondément cette vérité, le roi prophète dont j'emprunte les paroles! Elle anime tous ses écrits; il la répète de mille manières. Tantôt nous le voyons oubliant le sommeil et devant l'aurore pour méditer les Ecritures; tantôt perdant le souvenir de ses peines, et quelles peines! dans les douceurs de cette occupation. Il nous dit que c'est elle seule qui le soutient, qui lui conserve la vie dans ses

Tom. II.

3

malheurs. C'est un sentiment qui remplit son âme. Il ne sauroit le contenir; il a besoin de le répandre; il voudroit le communiquer à tous les hommes; il les invite, il les appelle tous à cette source céleste où il se désaltère. Il ne connoissoit cependant que l'ancienne loi, et même en partie, les seuls écrits de Moïse. Et nous, chrétiens, qui possédons dans son ensemble, enrichi de nouveaux trésors, ce Livre Divin dont il parcouroit avec ravissement les premiers feuillets; nous, favorisés de cette révélation nouvelle plus complète, plus sublime, plus consolante, dont la seule espérance, la seule promesse faisoit la première beauté, la plus précieuse partie de l'ancienne; trouvons-nous à l'étudier le même charme que David? Que dis-je, hélas! en avons-nous seulement l'idée? Puissé-je, M. C. F., réveiller ou faire naître en vous ce sentiment. Daigne l'Esprit divin dont nos oracles sacrés sont l'ouvrage, disposer lui-même nos cœurs à les goûter, à sentir le prix d'un tel bienfait. Amen.

Heureux celui qui met son plaisir dans la loi de l'Éternel et qui la médite jour et nuit! Qui sans doute, il est heureux, il trouve dans cette lecture les plus précieux avantages; il y trouve

tout ce qui peut plaire à l'esprit , fortifier la foi , nourrir l'âme , soutenir le cœur et le consoler dans les peines de la vie. Développons ces quatre idées ; c'est tout le plan de ce discours.

I. L'homme *qui met son plaisir dans la loi de Dieu* y trouve tout ce qui peut plaire à l'esprit. Il ouvre ce Livre Sacré, et les tableaux les plus imposans , les plus magnifiques se déploient à ses regards. Dieu créant l'univers par sa parole , jugeant l'homme coupable, et lui montrant un Réparateur au moment même où il prononce sa sentence ; Dieu détruisant son ouvrage, faisant périr par le déluge une génération corrompue , épargnant une seule famille portée sur les eaux, sauvée par la foi , destinée à repeupler la terre ; le Très-Haut consumant par le feu des villes criminelles , après en avoir fait sortir un juste qui respiroit cet air infect ; un peuple élu conduit de prodige en prodige , pour qui la mer s'ouvre , le rocher fait jaillir des eaux , le soleil change son cours , l'obscurité devient lumière ; ce peuple tour-à-tour consolé , menacé , protégé , puni , selon qu'il obéit au Seigneur ou qu'il l'offense ; le Rédempteur promis dès le premier âge et après lequel soupirait la terre , annoncé de siècle en siècle ; les cieux enfantant pour l'homme un Sauveur ; le Fils du Très-Haut revêtant une chair mortelle , s'entre-

tenant avec les enfans d'Adam, formant un traité de paix entre un Dieu irrité et sa coupable créature, le scellant de son sang, sortant vainqueur du tombeau, proclamant l'immortalité et remontant dans les cieux, d'où il descendra pour juger le monde. Quels objets! Dans les histoires profanes notre attention est lassée, dégoûtée par l'action monotone des passions humaines toujours semblables dans tous les âges, par le retour fastidieux des mêmes événemens. Ces événemens dont nous ignorons la cause ressemblent dans le lointain au mouvement confus de ces insectes qui remuent, en s'agitant, le coin de terre où ils sont rassemblés. Ici Dieu lui-même est en scène. Nous voyons à nu le ressort des plus grands événemens; nous les apercevons d'avance dans leur Cause suprême : c'est Dieu qui abaisse ou qui élève les nations, crée ou renverse les empires, fait justice ou miséricorde; c'est lui qui sauve ou qui perd.

Mais la grandeur des tableaux ne fait pas le seul attrait de nos Ecritures : on y trouve des beautés de tout genre, soit dans les situations, soit dans l'expression. La simplicité qui sied à la véritable grandeur, doit sans doute caractériser un livre inspiré par Dieu lui-même, et fait pour être lu de tous les hommes. Cette simplicité

distingue éminemment l'Évangile, où nous voyons le Tout-Puissant se servir *des choses faibles pour confondre les fortes* (1), se plaire à rabaisser cette sagesse humaine *par laquelle le monde ne l'a point connu* (2). *Je ne suis point venu*, disoit un grand apôtre, *avec la pompe et l'éloquence des discours* (3); mais à travers ce voile de simplicité, mille traits d'une beauté divine brillent comme involontairement, et se font sentir à chaque page. On sait que nos poètes les plus illustres ne se sont jamais élevés plus haut que lorsque, nourrissant leur style de celui des auteurs sacrés, ils ont cherché à les imiter, sans pouvoir jamais les atteindre. On sait que plusieurs hommes célèbres fatigués de tous les autres livres, ne lisoient plus que celui-là sur la fin de leurs jours. Les incrédules les plus endurcis se sont vus forcés d'admirer le génie de ceux dont ils méconnoissoient l'inspiration. Le plus fanatique d'entr'eux plaçoit la Bible à côté d'Homère dans sa bibliothèque; et le chef de cette secte impie, cet homme qui, pour se dispenser de rendre hommage à l'Écriture, passa sa vie à la travestir, y trouvoit malgré lui des mots qui le

(1) 1 Cor. I, 27.

(2) 1 Cor. I, 21.

(3) 1 Cor. I, 41.

faisoient pleurer d'admiration. C'est là que les premiers modèles du grand se trouvent comme en dépôt. On ne peut parler de sublime sans répéter ces expressions si connues : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Je suis celui qui suis. J'ai vu l'impie qui s'élevoit comme le cèdre du Liban; j'ai passé; il n'étoit plus* (1). Quelles peintures ingénues et touchantes des mœurs patriarcales ! Elles touchent d'autant plus peut-être, que nous nous en éloignons davantage. Elles plaisent au savant et à l'homme simple, au vieillard et à l'enfant, Je vous le demande, M. F., parmi ceux même d'entre vous qui perdirent de vue ces lectures, en est-il qui n'aient pas conservé le souvenir de l'histoire de Joseph, de Ruth, de David berger combattant l'orgueilleux Philistin, de Moïse exposé sur les bords du Nil, et n'ayant pour se défendre que son innocence et sa beauté ?

Ce sont encore nos Ecritures qui nous offrent dans un seul mot ce que j'appellerai la philosophie du cœur : *Mes jours ont été courts et mauvais* (2). Telle se montre la carrière des mortels, quand on l'a parcourue. Quel vieillard ne sentira

(1) Gen. I, 5. Exod. III, 14. Ps. XXXVII, 35. 36.

(2) Genès. XLVII, 9.

pas la profonde vérité de ces paroles, ne se les appliquera pas à lui-même: *Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe* (1). Ces expressions mille fois répétées, conservent leur charme et leur beauté parce qu'elles répondent à notre âme.

Où chercher ailleurs ce pathétique simple dont l'impression est si pénétrante? Abraham conduit son fils unique sur la montagne où il doit l'immoler: *Mon père, dit le jeune Isaac, voilà le bois, le feu, le couteau; mais où est la victime* (2)? Quelle question pour celui à qui il s'adresse! — Quelle insinuation, quelle force en plusieurs endroits! Chargé de la part de Dieu de réveiller la conscience d'un roi coupable, Nathan, par une ingénieuse fiction, l'amène à se condamner sous d'autres traits; alors il lui fait entendre cette voix foudroyante qui pénètre jusqu'au fond de son âme, et qui retentira dans celle des pécheurs de tous les siècles: *Tu es cet homme-là* (3). — C'est encore dans ce même livre que je trouve ce langage simple et énergique des passions, qui est l'accent même de la nature. Jacob servit Laban

(1) 1 Pierre I, 24.

(2) Genès. XXII, 7.

(3) 2 Sam. XII, 7.

durant sept années pour en obtenir Rachel ; *Elles lui parurent comme peu de jours*, dit l'historien sacré, *parce qu'il l'aimoit* (1). Quelle peinture de l'enchantement d'une tendresse innocente ! — Comment ne pas rappeler ces mots qui peignent tout le cœur d'une mère : *Rachel a perdu ses enfans ; elle ne veut point être consolée , parce qu'ils ne sont plus* (2) ! Et cette voix qui sort des entrailles paternelles : *C'est assez ; mon fils Joseph vit encore ; j'irai et je le verrai avant que je meure* (3) ! Dieu irrité contre Israël menace de le détruire et de se faire un peuple nouveau de la race de Moïse : *Seigneur , s'écrie ce grand homme , Seigneur , pardonne à ce peuple , ou efface-moi de ton livre* (4) ! Cherchez, je ne dis pas un mouvement, mais seulement une expression de cette beauté, de cette force, dans les fastes même des nations, dont le patriotisme fit la seule vertu : vous ne trouverez rien qui en approche.

Je lis le Nouveau-Testament : un autre ordre de beautés se présente ; j'éprouve des sensations nouvelles. C'est quelque chose de plus grand et de plus familier tout ensemble , qui ne ressemble à rien , dont rien ne m'avoit donné l'idée. Ce

(1) Genès. XXIX, 20.

(2) Jérém. XXXI, 15.

(3) Genès. XLV, 28.

(4) Exod. XXXII, 52.

n'est plus l'homme qui, sur les ailes de l'inspiration s'élève jusqu'aux cieux ; c'est la Grandeur suprême qui daigne se rabaisser et descendre jusqu'à l'homme ; c'est une simplicité majestueuse, une douceur mêlée d'onction et d'autorité, une sagesse sublime dans un langage populaire, toujours animé et propre à ceux qui en sont l'objet : c'est *la Parole* elle-même ; oui, c'est *la Parole faite chair* (1). Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quel intérêt, quelle sensibilité dans la parabole du fils prodigue, de la brebis égarée ! Quelle inimitable tendresse dans son langage ! C'est l'amour, l'amour éternel qui fait entendre sa voix : *Jérusalem, Jérusalem ! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! mais vous ne l'avez pas voulu. Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (2). Trahi par un disciple qui avoit juré de le suivre jusqu'à la mort, comment le rappelle-t-il à lui-même ? *Jésus regarda Pierre* (3). De quel châtimeut punira-t-il sa lâcheté ? *Simon m'aimez-vous* (4) ? Quelle sagesse

(1) Jean I, 14.

(2) Luc XIII, 34. Jean XV,

(3) Luc XXII, 61.

15.

(4) Jean XXI, 17.

supérieure dans ses réponses ! Comme il se joue de la malice de ses ennemis ! Quelle majesté en d'autres occasions ! Interrogé sur ce qu'il est : *Allez et rapportez ce que vous avez vu : les sourds entendent ; les aveugles recouvrent la vue ; les morts ressuscitent. Je vous déclare*, dit-il à ses juges, *que dans la suite vous verrez le Fils de l'homme s'asseoir à la droite de la puissance de Dieu, et venir sur les nuées du Ciel* (1).

Je m'arrache au charme de ces citations. Ce sujet des beautés de l'Écriture a été récemment traité par des littérateurs distingués ; mais je n'ai pu me refuser au plaisir de vous en occuper quelques instans, et d'exciter en vous le sentiment qu'éprouve le fidèle, lorsqu'ému d'admiration il s'écrie : « O Dieu ! tu n'as pas voulu sans doute
« lutter avec l'homme et lui disputer le prix du
« génie ; cependant sous ce point de vue même,
« c'est encore Toi ». Et ceci me conduit, M. F., à un autre avantage plus précieux qu'il faut joindre aux jouissances de l'esprit, celui de fortifier notre foi.

II. Ces Livres en effet portent en eux-mêmes les preuves de leur céleste origine : plus on les médite, plus on en est touché. Je pourrais vous

(1) Matt. XI, 43. XXVI, 64.

parler ici de cette suite imposante de révélations, de prophéties, toujours plus développées à mesure que l'événement s'approche, comme l'éclat du jour succède à l'aurore; de cette doctrine majestueuse et consolante, si supérieure à la raison, et si bien faite pour le cœur; de cette morale, d'abord enveloppée de formes et de cérémonies pour des hommes grossiers, se montrant ensuite toute spirituelle et toute sublime; de cette législation de Moïse si bien appropriée au génie des enfans d'Israël qu'ils la suivent de nos jours encore, et nous offrent le phénomène inouï d'un peuple qui conserve sa religion, ses lois, ses usages, après avoir perdu son territoire, son gouvernement et presque son existence! Mais ce champ seroit trop vaste; je me borne à vous entretenir de cette impression naturelle que fait sur nous la simple lecture de la parole de Dieu, de ces preuves de sentiment qui se présentent sans réflexion à l'ouverture du livre; et se trouvent partout.

Quelquefois c'est le rapport de ce que nous lisons avec ce que nous découvrons en nous-mêmes, autour de nous. Comment n'être pas frappé de cette histoire de la chute de l'homme qui lui donne le secret de lui-même, le secret de sa grandeur et de sa bassesse! Tous les peuples

ont conservé le souvenir de ce premier âge d'innocence; tous en ont déploré la perte. Toutes les traditions en offrent quelque récit, mais dans celui de Moïse, à la supériorité des traits, je reconnois l'original de ces versions défigurées. Comme il me dévoile ma nature et mon propre cœur ! Quel rapport entre cette première scène du monde et ce qui se passe de nos jours. Encore aujourd'hui le désir de connoître, de comprendre, le désir de la science, l'orgueil de la raison aveuglent l'entendement. Encore aujourd'hui l'ambition, la sensualité, l'amour font commettre le crime. Encore aujourd'hui le pervers cherche des complices; le coupable fait d'autres coupables. L'homme arrose encore de ses sueurs la terre qui le nourrit; et cette loi générale du travail est l'absolue condition du succès dans toutes les vocations, dans toutes les entreprises. La femme achète encore par ses douleurs la joie d'être mère. Il n'est pas jusqu'à ce serpent qui malgré la beauté de ses couleurs et la souplesse de ses mouvemens, par l'horreur invincible qu'il m'inspire, ne me rappelle cette déclaration : *Je mettrai inimitié entre la postérité de la femme et la tienne* (1).

(1) Genèse III, 15.

Il semble que Dieu se soit plu à laisser sous nos regards quelques monumens des temps anciens, comme des points de concordance avec sa parole. Le déluge peut seul expliquer divers phénomènes qu'offre l'aspect de la terre. Et ces Juifs, toujours existans, toujours dispersés, semblent n'être conservés que pour soutenir la foi des chrétiens, pour leur montrer l'accomplissement de cette imprécation terrible consignée dans l'Évangile : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfans* (1).

Quelquefois en lisant nos Auteurs Sacrés, ce qui me frappe, ce sont certains caractères remarquables que je ne trouve point et ne puis trouver dans les ouvrages de l'homme; cette harmonie, par exemple, dans leur doctrine, leur morale, leurs sentimens. Quoi! depuis la naissance du monde on n'a pas vu deux moralistes, deux philosophes d'accord entr'eux; que dis-je? un seul avec lui-même; et je vois des hommes nés à plusieurs siècles de distance, différens de caractère, de génie, d'éducation, tous animés du même esprit. Ah! c'est l'esprit de Dieu que j'aperçois à travers celui de l'homme, comme la lumière du soleil, en

(1) Matt. XXVII, 25.

passant au milieu de verres diversement colorés, brille toujours à nos yeux.

Et comment les entendre sans étonnement quand ils nous parlent de la Divinité ? S'agit-il de nous donner l'idée de ses perfections, de sa nature ? Rien n'est assez grand, assez sublime : *Il habite une lumière inaccessible. Où irai-je loin de ton Esprit ; où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte au ciel, tu y es ; si je descends au sépulcre, tu y es encore. Sa justice est comme de hautes montagnes ; ses jugemens sont un profond abîme. Il a créé les cieux par sa parole, et toute l'armée des cieux par le souffle de sa bouche* (1). Le peignent-ils dans ses rapports avec nous ? Rien de plus simple et de plus sensible. Il s'irrite, il s'apaise, il se repent, il s'émeut. Ah ! voilà le Dieu qui forma l'homme. Il sait quel langage il faut lui tenir. Il sait que la divinité impassible du philosophe ne diroit rien à son âme. Il se révèle à sa raison et s'acommode à sa nature. Il dévoile ses perfections à son esprit, et il parle à son imagination, à son cœur : il le prend par ses endroits sensibles.

La piété de nos Ecrivains Sacrés m'offre un caractère non moins surprenant : la crainte du

(1) 1 Tim. VI, 16. Ps. CXXXIX, 7. — 10. XXXVI, 7. XXXIII, 6.

Très-Haut respire dans leurs écrits ; ils ne prononcent point le nom de l'Éternel sans un respect, je dirois presque sans une terreur religieuse qui se communique à l'âme du lecteur ; et en même temps ils s'entretiennent avec lui comme un ami avec son ami ; ils l'interrogent ; ils lui répondent avec une confiance, une familiarité même à laquelle l'homme n'eût jamais osé prétendre, dont il n'eût jamais eu la pensée, si Dieu ne l'eût mise en son âme.

Ce sublime même que j'admire dans leurs ouvrages est tout extraordinaire ; il n'a point de rapport avec le sublime humain. L'homme pense l'avoir atteint lorsque, s'élevant aux grands objets, il assortit la pompe des paroles à la magnificence des idées ou des images. Ici, c'est tout autre chose ; l'extrême simplicité de l'expression se joint à la plus grande hauteur des pensées. Ce genre de sublime agit bien plus fortement sur mon imagination, l'étonne bien davantage. Les objets les plus relevés sont rendus sous les termes les plus vulgaires comme pour les rabaisser : *Toutes les nations sont devant lui comme la poussière qui s'attache à un bassin. Il pèse les montagnes au crochet et les coteaux à la balance* (1). L'affreuse baleine est

(1) Es. XL, 12.--15.

le dragon que Dieu fit pour se jouer dans les mers (1). C'est que le prophète inspiré voit toutes choses comme Dieu même. Pour lui le point de vue n'est pas sur terre, mais dans le ciel. Il n'éleve point ses regards pour considérer les plus grands objets ; il les abaisse.

Si j'envisage nos auteurs comme historiens, un nouveau sujet d'étonnement se présente. Je les entends raconter leurs manquemens, leurs faiblesses, leur ineptie même. Ils entrent dans les détails les plus humilians sans apologie, sans effort, sans s'occuper d'un autre soin que de remplir leur tâche, et de dire ce qu'ils doivent dire. C'est une franchise, une bonne foi, une candeur qui pénètre mon âme et n'y laisse point accès au doute. En général soit qu'ils racontent leur propre histoire, ou celle des autres serviteurs de Dieu, je ne les lis pas sans être frappé d'une certaine simplicité merveilleuse que je ne rencontre point ailleurs. Les fautes des saints sont rapportées sans adoucissement, sans excuse : pas un mot pour condamner ou pour absoudre. Ils disent également ce qui tourne à l'avantage de la religion, et ce dont ses ennemis pourroient se prévaloir. Aucune objection n'est parée, aucune difficulté pré-

(1) Ps. CIV, 26.

venue; rien n'est dissimulé. C'est là peut-être un des caractères les plus essentiels de la vérité: tandis que l'imposture prévoit la défiance et s'attache à la dissiper, la vérité se repose sur elle-même et ne se met point en défense.

Cette simplicité devient bien plus étonnante dans l'histoire de notre Sauveur. Témoins oculaires de ses miracles, ses disciples les racontent comme la chose la plus ordinaire. Des gens du peuple, c'est-à-dire, des hommes dont l'imagination s'exalte aisément, qui sont vivement affectés du merveilleux, parlent de faits inouïs comme des actions les plus communes de la vie, sans ajouter une expression d'étonnement ou d'admiration. Il n'y a sans doute que l'habitude journalière des prodiges qui puissent expliquer ce calme, cette inconcevable tranquillité.

Mais ce ne sont pas seulement ces premiers caractères de vérité qui nourrissent ma foi dans la méditation des Ecritures; souvent c'est un seul mot, dont la singularité, la sublimité, le sens profond ou touchant, portent dans mon âme la persuasion comme un trait rapide. Ici les détails seroient infinis; je me borne à quelques exemples pour vous mettre sur les voies. Jésus touche à ses derniers momens; je le vois entouré de ses disciples tremblans, prêts à l'aban-

donner à l'approche du péril. Lui-même s'est appliqué ces paroles : *Le berger sera frappé et les brebis seront dispersées* (1). Ce sont pourtant ces hommes timides qui doivent prêcher l'Évangile après lui, achever le grand ouvrage qu'il a commencé. Quel moyen mettra-t-il en œuvre pour ranimer leur courage, exalter leur âme, enflammer leur imagination? Écoutez-le : *Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* (2), *on vous chassera des synagogues : Quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu* (3). Comment retenir un cri de surprise? Voilà donc l'attrait qu'il leur présente! Est-ce là le langage d'un chef de parti, du fondateur d'une doctrine humaine? Ah! celui qui parle ainsi n'a pas besoin de moyens terrestres. Il peut envoyer le *Consolateur* à ces hommes foibles, et quand il le voudra, faire éclater *sa force* dans leur *infirmité*. — On lui demande quel est le premier commandement : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée* (4) ». Pouvez-vous entendre cette réponse sans émotion? On avoit dit : craignez les Dieux; honorez les Dieux. Jésus le premier a dit : *Tu aimeras le*

(1) Matth. XXVI, 31

(2) Jean XV, 20.

(3) Jean XVI, 2.

(4) Luc X, 27.

Seigneur ton Dieu. Ce commandement appartient au Dieu de l'Évangile, au *vrai Dieu*, à celui qui se nomme *charité*, c'est-à-dire, amour. Ce commandement tout seul, à un esprit bien fait, prouve le Dieu de la révélation : il renouvelle tout l'homme ; il change la substance de son âme et redresse tout en lui, en réglant ses affections. Et quand le Sauveur ajoute ces paroles : *Et ton prochain comme toi-même* ; comment rendre ce qu'il me fait éprouver ? Ces deux préceptes suffisent à tout, au bonheur, à la vertu, à tous les devoirs, à toutes les circonstances. Qu'elle est belle, qu'elle est divine la réunion de ces deux sentimens qui s'alimentent, se perfectionnent l'un l'autre, qui se trouvent si rarement ensemble, et ne sont plus qu'illusion dès qu'on veut les séparer !

Quel être assez malheureusement organisé lira le discours sur la montagne sans que quelque chose en lui dise : cela n'est pas de l'homme ? *Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui sont persécutés ! Heureux les affligés ! Heureux les pauvres* (1) ! Quel étonnant début ! Où est le docteur qui eût osé tenir ce langage ? Il n'y a que le Maître des temps, celui qui peut com-

(1) Matt. V, 3—10.

penser les maux présents par les biens à venir, le Père de l'éternité qui puisse parler ainsi. — *Celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis adultère avec elle en son cœur* (1). *Celui qui hait son frère est un meurtrier* (2). Voilà encore de ces passages où je crois sentir la présence de la Divinité. Tous les législateurs, tous les moralistes punirent ou blâmèrent les actions qui troublent l'ordre; mais aucun n'imagina de mettre au même rang les penchans déréglés. Celui qui juge ainsi, c'est le Dieu qui lit dans les cœurs; il voit combien rapide est la pente, combien le chemin est court du désir criminel au crime. — *Ne faites point de mal pour qu'il en arrive du bien* (3). Non, ce n'est pas un homme qui pose cette limite; toujours exalté dans ses sentimens, emporté dans ses espérances, l'homme exagère tout, abuse de tout. L'apôtre éclairé par Dieu même sait qu'il n'appartient point à cet aveugle de sacrifier le présent à l'avenir, et que la chaîne des devoirs est rompue, si l'on brise un seul anneau. Combien de larmes et de sang cette maxime eût épargné à notre siècle si on l'eût respectée!

(1) Matt. V, 28.

(2) Jean III, 15.

(3) Rom. III, 8.

Que dirai-je encore, M. F. ? Toutes les pages de l'Évangile, toutes les paroles de notre Maître font sur moi la même impression. Je ne puis l'entendre dire : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon père* (1). *Pardonnez jusqu'à septante fois sept fois* (2). *La miséricorde vaut mieux que le sacrifice* (3), sans que mon cœur soit ému de la sublimité de ses préceptes. Et comment lire sa vie toute céleste, comment considérer ce modèle accompli d'une perfection nouvelle dont l'homme ne pouvoit de lui-même avoir l'idée, sans s'écrier : « ce n'est pas ainsi qu'on invente » ! Et quand sa mort couronne sa vie ; lorsque cette même bouche qui avoit dit : *Aimez vos ennemis, prie pour ses bourreaux en exhalant le dernier soupir* ; il est impossible, oui, il est impossible de ne pas éprouver cette persuasion de sentiment qui fit dire encore : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ».

III. La lecture de nos Saints Livres est encore le meilleur moyen de nourrir notre âme. Cette âme est ici-bas comme une plante étrangère, qui sans des précautions et des soins assidus ne peut

(1) Jean IV, 54.

(2) Matt. XVIII, 22.

(3) Matt. IX, 13.

résister à l'influence d'un climat dangereux. Le commerce des hommes excite en elle la cupidité ou l'amour-propre ; les objets sensibles l'asservissent ou la reprennent sans cesse. Lors même que nous ne savons précisément de quoi nous plaindre ou nous accuser, nous sentons que sa chaleur se dissipe, que son énergie s'affaiblit, qu'elle languit et se dessèche. Le fantôme séducteur du monde l'occupe et la remplit malgré nous ; du moins il se place entre elle et son Dieu ; il la refroidit pour les choses du ciel.

En lisant la loi du Seigneur, toutes ces impressions funestes se dissipent comme par enchantement, et sont remplacées par des impressions contraires. Une autre scène se déploie. Les saints, les anges, Dieu lui-même dont les yeux sont fixés sur nous, la mort, le jugement, l'éternité, voilà les objets imposans qui s'emparent de notre imagination. Et comme en portant nos regards sur l'immensité de la création, le coin de terre où nous sommes placés ne nous semble qu'un point, ainsi près d'une telle perspective, la vie ne nous paroît plus qu'un instant rapide un court passage.... ce qu'elle est réellement. Ce n'est plus avec une génération incrédule et perverse, avec des hommes corrompus, avec des chrétiens tièdes et lâches que nous nous compa-

rons, c'est avec ce qu'il y eut de plus grand dans la religion, avec ces illustres serviteurs de Dieu dont l'histoire est dans nos saints livres. Là chaque vertu trouve son héros et son modèle; la foi, son Abraham; la chasteté, son Joseph; le zèle, son Moïse; la piété filiale, une Ruth; la patience, un Job; le courage, un Daniel; la dévotion tendre et fervente, un David, une Marie; la fidélité, le dévouement, une foule de martyrs qui parurent dans tous les siècles. Ces grands exemples exaltent notre imagination, échauffent notre cœur: ils élèvent en nous de nobles mouvemens, et nous font rougir de notre foiblesse. Pour peu qu'une piété sincère nous anime, nous nous sentons jaloux que d'autres aient mieux aimé notre Dieu, et montré plus d'ardeur pour son service.

Le modèle inimitable que Jésus nous a laissé, fait sur nous une impression d'un autre genre et plus pénétrante encore; il nous émeut d'amour et d'admiration; il grave en nous l'image de la beauté morale, de la perfection chrétienne; il en fait passer le sentiment dans notre cœur; il nous anime de l'esprit même de Jésus: nous nous sentons disposés à imiter cette douceur, cette résignation, cette charité divine qu'il fit briller sur la terre: nous formons avec délices le projet de marcher sur ses traces.

Si je n'étois pas forcé de me resserrer dans un sujet si riche, que n'aurois-je pas à dire de ces grands et lumineux principes de morale, de ces préceptes particuliers qui donnent au fidèle appliqué à les méditer, une règle toujours sublime et précise ! *Ta parole est une lampe qui dirige mes pas*, s'écrioit David. *J'ai passé en intelligence les vieillards parce que j'ai médité tes ordonnances* (1). Nourri de ces saintes lettres, étranger à toutes les autres, l'homme le plus simple, l'artisan, le cultivateur, devient un sage de la sphère la plus haute, supérieur aux philosophes les plus vantés. Dans toutes les circonstances, dans toutes les situations, il tire de ce trésor dont sa mémoire est enrichie, des maximes claires, infaillibles, qui lui apprennent ce qu'il doit faire ou ce qu'il doit penser. *Il est écrit ainsi dans l'Écriture* (2), se répète-t-il à lui-même à l'exemple de son Sauveur, et il ne connoît jamais le doute, et il est armé contre tous les sophismes, contre toutes les attaques.

Et je n'ai rien dit encore de cette chaleur douce, active, pénétrante, qui s'exhale comme un parfum de nos écritures, de cette onction leur principal caractère, si bien dépeint par ces paroles

(1) Ps. CXIX, 105. 100. (2) Matt. IV, 4.

énergiques du roi prophète : *Ta parole est un feu ardent : mon dme en est embrasée* (1), et qui faisait dire à l'homme célèbre que j'ai déjà cité : « Elles parlent à mon cœur ». On la sent également, avec des nuances diverses dans les deux parties de la Bible. L'ancienne loi exprime surtout les sentimens de l'homme envers Dieu, un respect religieux, la crainte de l'offenser, le zèle pour sa gloire, l'amour enfin. Les ouvrages de David en particulier sont des chants inspirés par l'amour. Les perfectious du Très-Haut, sa grandeur, sa puissance, sa justice, sa bonté, cette bonté sur laquelle le cœur de l'homme se repose avec délices, voilà le sujet de ses cantiques. Voilà les idées dont son génie varie mille fois l'expression, mais auxquelles il revient sans cesse suivant le caractère de l'amour. Dans l'Évangile cette onction prend un caractère plus auguste et plus touchant. C'est l'amour de Dieu pour l'homme, dont il nous découvre les trésors, dont il nous révèle les prodiges. Cet amour envers des coupables prend le nom céleste et attendrissant *de miséricorde*. Elle se montre comme un abîme, elle se répand comme un fleuve : *Un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils pour que le*

(1) Ps. CXIX, 20.

monde ne pérît point. Un Sauveur qui s'est immolé pour nous, qui veut habiter en nous et que nous régions avec lui (1). On est ému et comme effrayé de tant d'amour, dans la crainte de n'y pas répondre assez.

Ainsi, M. C. F., dans nos Ecritures tout court à élever l'âme, à fléchir la volonté, à pénétrer le cœur. Et comme notre corps épuisé répare ses forces par l'usage des alimens, ainsi notre âme est ranimée, restaurée par ce livre céleste.

Quelle différence entre ces divines leçons vivifiées par tant de motifs, d'espérances, de sentimens, et les écrits de ces docteurs d'une sagesse tout humaine! Ils ne présentent que vide, incertitude, incohérence, obscurité. Ils ne préconisent une vertu que pour en attaquer une autre non moins sacrée. Ils édifient et ils renversent, ou plutôt ils n'édifient point. Où prendroient-ils des matériaux pour édifier? Lors même, ce qui n'arrive jamais, que toutes leurs maximes seroient pures, me donneront-ils les sentimens qui portent à les suivre? En m'ordonnant de servir mes semblables, me les feront-ils aimer? En me rappelant les lois de la probité, m'offriront-ils une compensation des sacrifices qu'elle impose?

(1) Jean III, 16. Ephès. V, 2. III, 17. 2 Tim. II, 12.

Que mettront-ils à la place de ce qu'ils m'ôtent? Quel foyer de chaleur et de vie offriront-ils à cette âme qui a besoin sans cesse de renouveler ses forces? Par quel attrait supérieur à celui des passions en dégageront-ils mon cœur? Aveugles, qui veulent conduire d'autres aveugles! Foibles et ignorans pilotes, insuffisans même pour les jours de calme! Ils ne peuvent donner qu'une chaleur fausse et trompeuse, toute composée d'amour-propre et de vaines espérances, qui s'évanouira à la première épreuve de l'injustice ou de l'ingratitude. Ils ne peuvent donner ce qui leur manque et mettre en nous ce qu'ils n'ont pas. Ils sont trop pauvres pour nous enrichir. Non, non; il n'y a que le Dieu dont notre âme est l'ouvrage qui puisse la retremper et lui rendre son ressort.... Il attache cette efficace à sa parole, *Elle est propre, cette divine parole, à instruire, à sanctifier, à rendre l'homme de Dieu accompli en toute bonne œuvre* (1).

IV. C'est elle enfin, M. F., qui vous offrira les consolations les plus puissantes et les plus vraies. La consolation est un des plus pressans besoins pour les enfans d'Adam, qui ne laissent guères écouler un jour sans faire entendre l'ac-

(1) 2 Tim. III, 16. 17.

cent de l'inquiétude ou de la plainte. Mais où la chercheront-ils ? Est-ce aux hommes que l'affligé aura recours dans ses peines ? Eh ! les plus sensibles de toutes ne sont-ce pas celles que nous voudrions leur cacher, dont la révélation nous sembleroit un tourment de plus ? Que peuvent-ils d'ailleurs pour le plus grand, le plus réel de nos maux ? Rendent-ils le calme à une conscience agitée ? Les hommes peuvent-ils apaiser le remords, désarmer la justice divine, et absoudre le coupable ? Il seroit bien plus à plaindre de les avoir pour juges : d'autant plus sévères qu'ils sont plus imparfaits, ils ne croient pas au repentir, ils sourient au mot de conversion ; celui qui s'est dégradé à leurs yeux ne se relève plus : celui qui a perdu leur estime ne la recouvre jamais. A l'égard des maux d'un autre genre, lors même qu'ils daignent prendre soin de les adoucir, il en est si peu qui sachent le faire. En mille rencontres l'homme sensible craint leurs consolations, comme le blessé redoute la main qui touche à l'appareil de sa plaie. Est-ce dans les écrits des philosophes que vous espérez trouver un remède à vos peines ? Lisez-les quand votre âme sera oppressée de tristesse, et dites-nous comment vous en aurez été soulagés ! Ah ! il faut aller au grand Médecin des âmes, à Celui qui a dit : *Venez à moi*,

vous qui êtes travaillés et chargés, et vous trouverez le repos (1), il faut aller à ce Dieu qui parle dans l'Évangile.

Pour vous faire comprendre la valeur d'une telle ressource, il me suffiroit d'un seul trait. Il est une idée qui toute seule et comme par une vertu céleste émousse la pointe de l'affliction, ôte leur amertume à toutes les douleurs; cette idée empreinte en mille endroits de nos saints livres, c'est celle d'un Dieu suprême dispensateur des événemens. Dès que nous n'apercevons plus les hommes, dès que nous voyons partir le trait qui nous blesse d'une main sage et bienfaisante, nous sommes plus tranquilles; le calme se répand dans notre âme. Ce Dieu souverain, ce n'est pas assez pour la religion de nous apprendre qu'il régit l'univers; elle nous le montre comme un père sensible à nos maux, qui nous invite à l'appeler à notre secours, qui nous aidera lui-même à porter notre fardeau, et dont la tendresse récompensera notre patience. Elle nous apprend qu'il se sert de l'affliction pour purifier ceux qu'il aime. Elle fait briller à nos yeux la couronne éternelle qui sera le fruit de l'épreuve. Elle nous dit, et peut nous dire avec une parfaite vérité :

(1) Matt. XI, 28.

Les souffrances du temps présent ne sont point à comparer avec la gloire qui est à venir (1). Quelle force de consolation dans ces pensées ! Plus vous êtes malheureux selon la chair, abandonné de la nature, plus vous avez droit de vous les appliquer. Comme une mère tendre lorsque son fils pousse des cris, le prend dans ses bras, et charme sa douleur par des caresses, ainsi dans l'Évangile les promesses les plus touchantes, les plus magnifiques s'adressent à l'affligé ; il semble qu'il soit l'enfant de prédilection du Père des hommes.

Et ce n'est pas seulement par le fond des idées que sa parole adoucit nos peines ; la religion est consolante ; on le sait bien : l'impie lui-même reconnoît et envie cet avantage ; c'est encore par les formes qu'elle emploie, par ce langage inexprimable qu'elle tient à l'affligé. Elle lui parle, pour emprunter une de ses belles expressions, elle lui parle *selon son cœur*. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les discours de notre Maître, d'ouvrir même les Livres Sacrés : lisez les Psaumes, cet ouvrage d'un prince qui avoit connu tous les genres d'affliction au degré le plus sensible, qui fit entendre tous les accens de la douleur. David que l'Écriture consolait de tout,

(1) Rom. VIII, 18,

semble avoir été lui-même inspiré pour le soulagement des infortunés de tous les siècles. Il commence ses chants d'ordinaire par la plainte et le gémissement ; peu à peu il se calme , il se rassure ; il finit par des hymnes de louange , quelquefois même d'actions de grâces. Cette marche , cette gradation , effet naturel de la douceur qu'il trouvoit à s'approcher de son Dieu , est précisément celle qu'il faut suivre avec l'affligé pour parvenir à son cœur. Il s'ouvre aux plaintes du Psalmiste ; il gémit avec lui ; peu à peu la confiance , l'espoir , la foi , la piété qui respirent dans ces chants sacrés le pénètrent et le consolent.

Ici, M. F., je voudrais pouvoir appeler en témoignage , je voudrais pouvoir vous faire entendre le fidèle lui-même qui en a fait l'heureuse expérience. Il vous diroit combien de fois un seul passage des Psaumes a relevé son cœur abattu , ranimé son courage. Il vous diroit combien de fois au milieu d'une inquiétude pressante , d'une crainte vive qui bouleversoit son âme , se rappelant comme par inspiration ces belles paroles : *Dieu me conduit par sa bonté suprême. C'est mon berger qui me garde et qui m'aime. Celui qui se retire sous la garde du Très-Haut sera tran-*

quille à son ombre (1), il a senti tout-à-coup renaître en lui le calme et l'espérance. Il vous diroit quelle douceur il trouvoit à répéter dans ses agitations et ses perplexités : *Mais pourquoi, mon âme, encore t'abatte avec tant d'effroi ? Espère au Dieu que j'adore ; il sera loué de moi* (2). Il vous diroit comment au milieu des insomnies de la fièvre ou de la tristesse, il charmoit ses angoisses, en repassant dans son esprit quelques-uns de ces cantiques où David lui sembloit avoir peint ses douleurs, exprimé ses sentimens. En effet, M. F. ; et c'est ici un caractère merveilleux des livres sacrés, que j'aurois pu compter parmi ceux qui fortifient notre foi, quelque soit le genre de vos peines, dans quelque circonstance que vous soyez placés, ouvrez-les, vous y trouverez le remède qui vous est propre : vous y trouverez quelque passage si convenable à votre situation, qu'il semble écrit tout exprès pour vous. Est-ce le souvenir de vos fautes, d'une vie passée dans l'oubli de Dieu qui malgré la sincérité de votre repentir, vous agite et vous trouble ? *Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en J.-C, qui ne marchent plus selon la chair, mais selon l'esprit.*

(1) Ps. XXIII, 1. 2. 3. XCI, 1.--2. (2) Ps. XLII, 12.

Quand vos péchés seroient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige (1). L'obscurité, l'incertitude de l'avenir cause-t-elle votre peine? Déchargez-vous sur lui de tout ce qui peut vous inquiéter, car il prend soin de vous. Toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu (2). Pleurez-vous un père, un protecteur, un ami vertueux? Vous savez où il est et vous en savez le chemin (3). Est-ce un tendre enfant que la mort arrache de vos bras? Il ne viendra pas vers vous, mais vous irez vers lui (4). La calomnie flétrit-elle votre réputation par ses mensonges? Votre témoin est dans le ciel (5). Avez-vous à souffrir de l'injustice, de la contradiction, du ressentiment des hommes en remplissant vos devoirs? Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi les hommes vous haïront et vous diffameront (6). Redoutez-vous la solitude et les infirmités qu'amènent les années, et dont peut-être vous sentez déjà les atteintes? Je serai avec toi; je te soutiendrai jusqu'à la blanche vieillesse (7). Voyez-vous avec effroi les progrès d'une maladie dan-

(1) Rom. VIII, 1. Es. I, 18.

(3) Jean XIV, 4.

(4) 2 Sam. XII, 23.

(6) Matt. V, 11.

Tom. II.

(2) 1 Pier. V, 7. Rom. VIII, 28.

(5) Job XVI, 19.

(7) Es. XLVI, 4.

gerense? La dissolution prochaine de ce corps fragile porte-t-elle le trouble dans votre âme? *Nous savons que si ce corps où nous demeurons comme dans une tente est détruit, nous avons dans le ciel un édifice que Dieu nous a préparé, une maison éternelle qui n'a point été faite par la main des hommes. Quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que tu es avec moi : c'est ta houlette et ton bâton qui me rassurent* (1). Vous vous arrêtez involontairement : le livre se ferme : vos regards s'élèvent vers le ciel, comme pour y chercher celui dont vous entendez la voix.

Sachons, M. F., ah ! sachons nous prévaloir d'un tel secours, d'un si précieux avantage. Placés près d'une source divine qui a la vertu de calmer les douleurs, ne négligeons pas d'y puiser. Si la maladie vous prive de la douceur de lire vous-mêmes nos Écritures, que cette pieuse fonction soit remplie par un de vos proches. Qu'une épouse, une fille, vous fasse entendre la voix de votre Dieu, et ajoute un nouveau charme aux consolations de la piété. Vous tous qui jouissez de la force et de la santé, ne laissez pas écouler en vain ce temps précieux. Au lieu de le consu-

(1) 2 Cor. V, 1. Ps. XXIII, 4.

mer dans les soucis de la vie, dans les travaux des passions, consacrez-en du moins une partie à méditer la loi de Dieu, à vous en pénétrer, *avant que les jours mauvais viennent* (1). Jeunes gens, conservez parmi nous cet usage respectable de nos ancêtres : profitez du premier âge pour graver dans votre mémoire, dans votre cœur les plus beaux traits de l'histoire sainte, les plus touchantes paroles de Jésus et des apôtres. Vous ne savez pas quelles ressources vous vous préparerez ainsi pour le temps de l'infirmité, de quel prix sera pour vous ce fonds d'idées et d'expressions consolantes que vous aurez puisées dans nos saints livres.

Chrétiens, j'ai cherché à vous faire comprendre les divers avantages qu'on trouve à étudier la parole de Dieu ; jouissances de l'esprit, secours pour la foi, nourriture pour l'âme, consolations dans l'adversité. Je n'ai pas donné sans doute à ces idées toute leur force et leur développement, mais ne suffit-il pas de les entrevoir pour en être touché ? Et cependant je crois entendre quelques-uns de vous me tenir ce langage : nous avons lu quelquefois l'Écriture

(1) Ecclés. XII, 5.

et nous n'en avons pas retiré ces fruits.... Que vous dirai-je ? M. F. , elle les produit naturellement , vous l'avez vu. Elle les produit par l'essence même des choses ; et l'expérience des fidèles de tous les siècles offre assez de preuves de fait à l'appui de nos réflexions. Souffrez donc que je vous le demande : la faute ne viendrait-elle point de vous et de la manière dont vous faites cette lecture ? Remarquez-le ; David ne dit pas : *Heureux celui qui lit*, mais , *heureux celui qui met son plaisir dans la loi de l'Eternel* ! Il n'est point d'avantage sans condition ; il n'est aucune jouissance dans la vie qui ne suppose pour la goûter des dispositions analogues. C'est de ces dispositions nécessaires à l'étude de nos Auteurs Sacrés que je me propose de vous entretenir dans un autre discours. La principale est sans doute le désir , un désir ardent , sincère d'en éprouver les salutaires effets. Puisse cette méditation avec le secours de l'Esprit de Dieu , avoir fait naître en vous cet heureux désir , et vous avoir ainsi préparés à écouter avec fruit ce qu'il nous reste à vous dire. Amen.